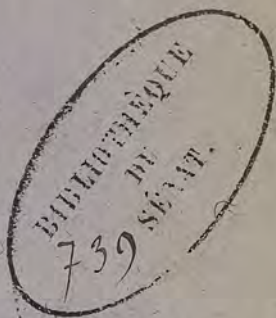


# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ





## DIALOGUES

Entre M. le Marquis de ROQUEMAURE,  
& M. le Chevalier de ZANOBI.

---

### PREMIER DIALOGUE.

Le 16 Novembre 1768, chez Madame\*\*\*  
avant le dîner.

---

LE MARQUIS.

EN vérité mon cher Chevalier, je suis ravi de vous voir de retour. Quelle longue absence ! Et où avez-vous donc été depuis quatre ans que nous ne nous sommes vus ?

LE CHEVALIER.

J'ai voyagé, j'ai passé les années 64 & 65 dans ma patrie. De là j'ai été faire un tour en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, & depuis près d'un an je suis encore une fois Parisien.

LE MARQUIS.

Pour long-tems ?

LE CHEVALIER.

Je m'en flatte.

*Dialogues*

LE MARQUIS.

Pourquoi n'êtes vous pas venu cet été nous voir à ma campagne? Vous y auriez été reçu à bras ouverts.

LE CHEVALIER.

Je n'en doutais point. Aussi en ai-je été bien tenté; mais j'étais las de voyager, & rassasié des grands chemins.

LE MARQUIS.

Il est vrai que la course est un peu longue. A présent vous n'aurez pas cette peine. Ma famille & moi nous sommes de retour, & je compte que vous ne nous négligerez pas cet hiver.

LE CHEVALIER.

J'y perdrais trop.

LE MARQUIS.

Vous êtes-vous bien amusé en Italie?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Hors de Paris point de salut. Votre patrie n'avait plus de charme pour vous?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas cela; mais j'ai mal pris mon temps pour la revoir. Je me suis trouvé à Rome lors de la disette. Les nouvelles de Toscane & plus encore celles de Naples augmentaient l'horreur de cette situation. Naples a souffert bien plus qu'une disette. Une famine des plus cruelles a réduit des milliers de malheureux à brouter l'herbe & à mourir de faim, & l'épidémie a achevé ce que la famine avait commencé.

LE MARQUIS.

Ce spectacle devait être effrayant, & vous ne



l'avez pas vu tranquillement ; mais comme vous êtes homme à tirer du plus grand mal des réflexions toujours utiles pour l'humanité, je vous avouerai franchement que je ne saurais être fâché que vous vous soyez trouvé à Rome dans cette circonstance. Vous avez une maniere de voir qui vous est propre ; vous envisagez les événemens tout autrement que la plupart des autres hommes, & je ne doute pas que vous n'ayez fait une foule de réflexions sur les causes de ce terrible fléau du Ciel. A quoi l'attribuez-vous ?

LE CHEVALIER.

Aux fautes des hommes.

LE MARQUIS.

Et qu'à-t-on fait pour les réparer ?

LE CHEVALIER.

Des fautes qui n'ont servi qu'à les aggraver.

LE MARQUIS.

Vos réponses sont laconiques.

LE CHEVALIER.

Elles contiennent pourtant l'histoire complète de toutes les famines qui ont existé depuis Adam jusqu'à nous. Et Dieu veuille que ce ne soit pas l'histoire aussi des disettes à venir.

LE MARQUIS.

Mais quelles fautes a-t-on donc fait ?

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'on en peut faire plus d'une ? Les hommes n'en font jamais qu'une, & c'est toujours la même.

LE MARQUIS.

Ceci me parait nouveau. Je vous avoue que j'ai le plus grand desir de vous entendre raisonner sur cette

matiere & sur cette faute générale de tous les hommes & de tous les siècles.

LE CHEVALIER.

Elle est facile à deviner. L'expérience & la raison sont nos guides, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Oui, sans doute.

LE CHEVALIER.

Personne ne veut gratuitement tomber en erreur. Ainsi tout le monde veut suivre la raison & l'expérience; mais lorsqu'on suit une idée raisonnable en elle même & que l'on se fonde sur une expérience ou sur un fait vrai & éprouvé, mais qui ne s'adapte point, qui ne saurait s'appliquer au cas dans lequel on est, on croit bien faire & l'on fait une faute.

LE MARQUIS.

Mais n'y a-t-il pas des hommes qui agissent sans nulle raison & contre l'expérience?

LE CHEVALIER.

Oh non! Ces gens là ne jouissent pas de la liberté du pavé de Paris, on les enferme. Mais le commun des hommes, ceux qui se promènent dans les rues & qu'on appelle raisonnables sur cette seule indication, les Magistrats, les Philosophes, les hommes d'État enfin ne sont pas d'ordinaire aussi fous que cela. Ils n'agissent jamais contre route raison, tout exemple & toute expérience. Ils en ont quelques-unes mais ils les appliquent mal. Ils continuent sur-tout à agir d'après les mêmes principes qui jadis leur servaient de guides sans prendre garde que les circonstances sont changées, & cette faute est vraiment là plus commune. Par exemple un vieillard se donne une indigestion, savez-vous



*Sur le Commerce des Bleds.*

5

quelle est sa faute ? Celle de manger autant qu'un jeune homme, autant qu'il mangeait à vingt-cinq ans. Il a donc l'expérience de sa jeunesse pour guide ; mais son âge n'est plus le même ; il a vieilli ; mais il n'y prend pas garde. Appliquez cet exemple à tous les cas de la vie, à toutes les actions morales des hommes, aux gouvernemens, aux empires, & vous trouverez par tout la même faute.

LE MARQUIS.

En effet j'en vois plusieurs exemples & je trouve comme vous que bien des affaires fâcheuses ne sont que des indigestions qu'on aurait évitées en connaissant mieux la force de son estomac. Mais....

LE CHEVALIER.

Avez-vous jamais vu personne manger du bois, des cailloux, des razors ?

LE MARQUIS.

Non, assurément.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi ? C'est que personne n'en mange. Mais vous voyez souvent des gens manger des champignons, des truffes & s'en trouver très-mal. Pourquoi ? C'est que d'autres à la même table, tout à côté d'eux, en mangent sans en être incommodés.

LE MARQUIS.

J'entends. Ainsi selon vous, la déraison totale est rare parmi les hommes.

LE CHEVALIER.

Si rare qu'il ne faut pas la mettre en ligne de compte.

LE MARQUIS.

La raison mal discutée, l'expérience mal appliquée.

l'exemple tiré d'une chose dissemblable sont les causes de toutes nos fautes ?

LE CHEVALIER.

Précisément.

LE MARQUIS.

Ceci est trop général ; appliquons-le , s'il vous plaît , à notre thèse. Qu'est-ce qui a causé la famine à Rome ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'avais tout à l'heure l'honneur de vous dire , mon cher Marquis. L'indigestion du vieillard.

LE MARQUIS.

Expliquez - vous.

LE CHEVALIER.

Il y a à Rome de vastes & immenses greniers destinés pour les bleds , & des réglemens encore plus vastes & plus immenses que les greniers ; & tout cela s'appelle l'*Annone*.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Les greniers & les réglemens sont à-peu-près les mêmes que ceux que l'on fit du tems de César , d'Auguste & de Titus. Ces Messieurs ne sont plus à Rome ; mais à leur place , il y a des Cléments , des Innocents & des Bonifaces qui n'ont d'autre ressemblance , que je sache , avec les Empereurs que leur aversion constante à porter perruque ,

LE MARQUIS.

Vous êtes comique. Vous ne leur trouvez pas d'autre ressemblance ?

LE CHEVALIER.

Non , en vérité ; malgré cela les greniers & les



réglemens restent. Ceux d'Auguste pouvaient être bons, je ne l'ai pas approfondi, je veux le croire. Rome possédait alors la Sicile, l'Afrique & l'Égypte. Un peuple immense était souverain, sa colere était à craindre, l'abondance & l'opulence devaient être la juste récompense & le fruit de sa valeur, il fallait donc que les pays conquis payassent tous le tribut de leur bled pour en nourrir ce peuple Roi? Rome n'a plus aujourd'hui ni la Sicile, ni l'Afrique, ni l'Égypte. L'excommunication même, (la seule légion fulminante qui reste à ce vieil Empire) n'est plus respectée nulle part; mais on conserve néanmoins l'ancien système. On a des greniers; le premier soin du gouvernement est que le pain soit à bas prix, comme si l'on devait craindre les cris du cirque & de l'amphithéâtre, d'un petit peuple bien dévot, bien soumis, qui ne s'assemble aujourd'hui que pour faire des processions & pour gagner des indulgences sous les doigts de sa Sainteté.

LE MARQUIS.

Permettez-moi, Monsieur, de vous interrompre. Je vous avouerai que je ne me suis point trop occupé de cette question; mais on en a tant parlé depuis trois ans en France, tant de brochures de toute espece ont paru sur ces matieres; tant de Journaux, tant de Gazettes en ont été remplis qu'il a falu enfin que bon gré, malgré, tant bien que mal, chacun en fut instruit; je le suis comme les autres, par des oui dire. Il me semble donc avoir entendu soutenir pour premier principe que le bas prix du bled favorisait les manufactures en rendant moins cheres les mains d'œuvres.

LE CHEVALIER.

Et quelles manufactures trouvez-vous établies

dans la ville de Rome? Je n'y connais qu'une fabrique de bulles & de dispenses qui commence même à être assez décriée.

LE MARQUIS.

Oh quant à celle-là, je n'ai pas oublié, lorsque j'ai voulu épouser ma cousine, que la main d'œuvre en est très-bien payée, & ce ne sera pas sûrement la cherté du bled qui établissant la concurrence ailleurs, fera tomber la fabrique des dispenses de Rome.

LE CHEVALIER.

Je le crois; mais je conviendrai avec vous que ce bas prix du pain est toujours utile, lorsqu'on le peut obtenir. Il favorise la population, il appelle l'étranger, il facilite tout le commerce; mais savez-vous par quel moyen on l'obtient à Rome? Au défaut des ressources que procuraient l'Égypte & l'Afrique, on met à contribution de bled les environs de Rome même, on en écrase les cultivateurs, on monopolise tout le bled; & c'est une vérité de fait que le peuple de Rome est écrasé pour procurer l'abondance au peuple de Rome. Cela est vrai au pied de la lettre, avec cette différence cependant que comme la ville est remplie de Prélats, de Cardinaux, d'étrangers, de voyageurs, de pèlerins, de vagabonds, c'est le vrai citoyen Romain, le vrai bourgeois, le vrai possesseur de biens fonds qui se trouve opprimé pour nourrir le passager, le pèlerin, le pécheur converti qui viennent à Rome passer une semaine, voir Saint Pierre, le Pape, les filles, les spectacles, la Rotonde, le Collisée & s'en aller.

LE MARQUIS.

Ah Chevalier, vous parlez d'or. J'ai toujours été du même avis que vous, pleine liberté, point d'en-



traves, point de magasins, point de défenses. On a combattu long-tems pour persuader au peuple ces grandes vérités. Et croiriez-vous qu'il a fallu combattre bien plus encore pour les persuader aux gens en place ? Enfin la vérité a percé, on a triomphé.

LE CHEVALIER.

J'ignorais cet événement. J'ai quitté Rome vers le prinptemps de 65 & je n'avais pas entendu dire que le Cardinal Torrégiani eut changé de système dans cette importante partie de l'administration.

LE MARQUIS.

Mais ce n'est pas de Rome que je vous parle.

LE CHEVALIER.

Et de quoi donc ?

LE MARQUIS.

D'ici. De la France.

LE CHEVALIER.

Et qu'y a-t-il de commun entre Rome & Paris ?

LE MARQUIS.

Ce que vous venez de dire. Ici l'on a senti les inconvéniens du système de Rome & l'on a pris la route opposée.

LE CHEVALIER.

Oh par ma foi ceci est trop plaisant, trop singulier. Je vous avais averti, il n'y a pas trois minutes que la seule faute des hommes est de se régler sur des exemples & par des raisons qui ne s'appliquent point aux circonstances où ils se trouvent, & vous venez de m'avouer que toute la France s'est exposée à faire cette faute & vous la faites vous même dans l'instant ? De grace, Monsieur le Marquis, réfléchissez un peu. Vous convenez de la différence immense qu'il y a en-

tre la Monarchie Française & les États du Pape. Climats, sol, canaux, rivières, agriculture, commerce, argent, navigation, étendue, possessions, productions, administration, tout est différent; & vous concluez par ce raisonnement: *on fait mal à Rome de faire telle chose, donc on fera bien en France de faire le contraire.* N'est-ce pas là précisément ce qu'on appelle déraisonner? J'ai eu l'honneur de vous dire qu'on faisait mal à Rome de suivre le système établi du temps d'Auguste, qui pouvait être bon, mais qui ne peut plus l'être, parce que Rome moderne n'est pas celle d'Auguste. Or supposons un instant que la Monarchie Française dans l'état actuel ressemblât à l'ancien Empire Romain, qu'elle eût un gouvernement presque démocratique, qu'elle comptât parmi ses Provinces l'Afrique, la Sicile, la Sardaigne & l'Égypte, vous voyez clairement que par cela même qu'on se conduit mal à Rome aujourd'hui, on ferait bien d'adopter ici tous les réglemens de Rome, & par la différence qui existe entre les deux monarchies, on éprouverait ici autant de bons effets de ces réglemens qu'ils causent de mal aux états de l'Eglise. Cela me paraît de de la dernière évidence. Vous ne répondez pas?

LE MARQUIS.

C'est que je ne reviens point de mon étonnement. Comment se peut-il qu'un raisonnement si simple, si clair, si frappant n'ait été fait ici par personne lorsqu'on a discuté cette matière? Car il est bon que vous sachiez que tandis qu'on entassait raisons sur raisons pour persuader les avantages d'une libre exportation, les Rénitents n'y opposaient d'autres objections que les nouvelles qu'on recevait alors de la disette d'Italie.



ils disaient, voilà l'effet de la liberté du commerce des Bleds... Il parut alors une petite brochure faite par des hommes d'esprit, qui prouva qu'en Italie il n'y avait rien moins qu'une pleine liberté, & cela suffit pour convertir tout le monde. On fut persuadé; on adopta le système de la libre exportation, on fit l'Edit.

LE CHEVALIER.

Ne vous en étonnez pas. Rien n'est plus commun que de voir à la fin d'une dispute les deux adversaires déraisonner à qui mieux mieux; peut-être même cela est-il bon, & il est au moins plus avantageux pour remporter la victoire sur celui qui a commencé à déraisonner, de riposter par un autre déraisonnement qui le confonde & l'étourdisse, que de tenter de le ramener par la véritable raison dont le fil est égaré, & dont on a perdu de vue la route. Celui qui commença à citer l'exemple de l'Italie fut le premier à déraisonner; il est vrai qu'on le lui a bien rendu. Au reste l'exemple de Rome, de Naples, & de la Sicile ne prouvait ni pour ni contre la France; rien n'est si clair. L'exemple doit être pris à *Simili*. L'expérience doit avoir été faite sur un objet tout pareil, tout semblable, sans quoi il ne prouve rien.

LE MARQUIS.

Vous croyez donc, à ce qu'il paraît, que l'exemple de l'Angleterre & de l'encouragement qu'elle a donné à l'exportation dont elle s'est si bien trouvée...

LE CHEVALIER.

Pendant quelques années.

LE MARQUIS.

Ne m'interrompez pas. J'allais vous demander si vous faites de l'exemple de l'Angleterre autant de cas qu'on en fait ici; car l'Angleterre est le grand cheval de bataille des exportateurs.

LE CHEVALIER.

Je n'en fais aucun cas & toujours par la même raison, c'est que la France & l'Angleterre ne se ressemblent point; ainsi ce qui se fait là ou là ne prouve rien du tout pour ici. Il se pourrait même que l'Angleterre eût mal fait d'encourager si fort l'exportation, & qu'il fût néanmoins avantageux à la France de le faire.

LE MARQUIS.

J'entrevois pourtant, à mon grand étonnement, que vous êtes le seul homme d'esprit de ma connoissance qui ne soit point pour la liberté de l'exportation.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pour rien. Je suis pour qu'on ne déraisonne pas. L'exportation du sens commun est la seule qui me fâche.

LE MARQUIS.

Mais dès que vous croyez qu'on est parti d'après de faux raisonnemens, pour être conséquent il faut bien croire aussi qu'on a fait une sottise.

LE CHEVALIER.

Point du tout. On peut d'après un mauvais raisonnement tirer une conséquence vraie. Je dis par exemple, vous, Monsieur le Marquis, vous êtes Français, vous avez trente ans, donc vous êtes aimable. Ce raisonnement ne vaut pas le diable, & j'ai pourtant dit trois grandes vérités.

LE MARQUIS.

Vous êtes aussi galant que bon logicien. Mais convenez cependant que lorsqu'on déraisonne, c'est un pur hazard qui fait rencontrer le vrai.



LE CHEVALIER.

D'accord. Ce hazard n'est pourtant pas si grand qu'on le pense. Exporter ou non exporter, c'est pair ou non. A-t-on bien fait d'établir l'exportation ? Il y a ma foi autant à parier pour que contre.

LE MARQUIS.

Oui, si l'on jouait à croix ou pile ; mais lorsque dans une affaire d'administration on n'a pas vu l'objet d'après ses vrais principes, si l'on s'est déterminé d'après des exemples de situations non-semblables, alors comme une loi qui va produire de nouveaux systèmes, est une chose des plus compliquées à la quelle il faut avoir réfléchi longtems pour prévoir toutes les suites de l'opération & pour parer aux inconvéniens qui résultent toujours des nouveautés, vous conviendrez qu'il y a beaucoup à parier que cette besogne aura été fort mal & fort gauchement faite.

LE CHEVALIER.

Je conviens de cela.

LE MARQUIS.

Vous pensez-donc qu'on aurait mieux fait de s'en tenir au système du Grand Colbert ? C'était un homme que ce Colbert....

LE CHEVALIER.

Je rends la Justice qui est due au mérite de ce grand Ministre. Mais si on prend le parti de suivre son plan par la seule raison que c'est le sien, on s'exposera à faire tout aussi mal qu'en imitant l'Angleterre, ou en prenant le contre-pied de ce qui se fait à Rome.

LE MARQUIS.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Parce que la France d'aujourd'hui ne ressemble

pas plus à celle du tems de Colbert ou de Sully, qu'à l'Angleterre ou à l'Italie d'aprèsent.

LE MARQUIS.

J'avouerai qu'il y a des différences dans le siècle, mais je n'en vois pas de si considérables que....

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur le Marquis, ne vous y trompez-pas, en fait d'économie politique un seul changement fait une différence immense. Un canal qu'on aura creusé, un port qu'on aura construit, une province acquise, une place perdue, une manufacture établie suffit pour obliger à changer le système entier d'un grand Empire, relativement au commerce des bleds. Je ne veux pas même aller si loin. Je dis que dans deux Royaumes également fertiles, également peuplés, égaux en tout enfin, si la province fertile en Bled est différemment située, cela seul suffit pour obliger les gouvernemens à suivre deux systèmes opposés. Si l'un peut permettre l'exportation, l'autre doit la défendre ou du moins la modifier.

LE MARQUIS.

Expliquez-moi cela plus clairement, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Volontiers. Dans les grandes Monarchies, toutes les provinces ne sont pas également fertiles en Bled; il y en a une ou deux qui le sont particulièrement & qui nourrissent celles dont les produits sont en denrées différentes, vins, oliviers, muriers, pâturages, bois, &c. Or si la province à Bled est placée dans le milieu de la Monarchie, il faut encourager l'exportation. Si elle est frontiere, il faut la défendre ou la modifier beaucoup.



LE MARQUIS.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Le voici. Vous en allez savoir la raison & voir en même tems l'application de cette théorie. En Espagne la province à Bled, le réservoir, le grenier de toutes les autres, est la vieille Castille. Cette province occupe à-peu-près le milieu d'un Royaume qui est presque rond; or vous ne courez aucun risque à permettre l'exportation des bleds de la Castille hors des ports de la Monarchie; car de quelque côté qu'on aille de la Castille à la mer, le Bled doit traverser les provinces de l'Espagne avant d'arriver aux ports, comme par autant de rayons du cercle qui vont jusqu'à la circonférence. Et si quelqu'une de ces provinces est dans la disette, le Bled s'arrêtera où il trouvera le besoin, la recherche, le haut prix & n'ira pas plus loin. Personne n'est assez dupe pour traverser, sans s'arrêter, toute une province où le Bled est à un prix considérable, refuser de le vendre & aller chercher une fortune incertaine plus loin. L'on ne s'expose point à doubler la dépense du transport pour courir tous les risques d'un commerce par mer avec l'étranger. Ainsi quoique l'exportation soit libre en Espagne, vous pouvez être sûr qu'il ne sortira de Bled de la Castille par mer que lorsque toute l'Espagne sera dans l'abondance d'une récolte généralement bonne ou qu'elle sera déjà suffisamment approvisionnée. Vous remarquerez que je ne vous parle ici que des Bleds de la Castille. Mais si la France par exemple avait malheureusement ses Provinces à Bled placées sur les frontières telles que la Flandre, la Picardie, la Normandie, &c. Vous courez un grand

risque avec votre liberté; car si dans la même année la Flandre Autrichienne ou l'Angleterre d'un côté, & le Dauphiné, la Provence, le Languedoc de l'autre se trouvent dans la disette, votre Bled ira indubitablement nourrir l'étranger, l'ennemi peut-être de la nation, & les sujets du Roi mourront de faim: de même, si vous avez une terre sur une coline formée en pain de sucre & que vous ayez le bonheur d'avoir une source d'eau précisément sur le sommet, tout au milieu de votre terre, laissez-la courir librement, elle arrosera parfaitement votre champ. Si vous voyez qu'il s'en écoule hors de vos limites, soyez tranquille car ce qui en sort est un vrai superflu dont votre terre pleinement arrosée n'a plus aucun besoin. Mais si au contraire la fontaine est placée au bas de la coline sur le bord de votre terre, prenez y garde; elle s'écoulera toujours suivant sa pente & jamais elle n'arrosera votre terre. Il vous faudra alors des chaussées, des écluses, des pompes pour corriger, pour forcer la nature & combattre son niveau. De même si vous laissez aller librement le Bled de Picardie, il ira en Flandre, en Hollande, en Dannemarck, & par-tout où il peut aller par eau plutôt que de remonter par un petit espace de transport de terre, puisqu'il n'y a pas de comparaison à faire entre les frais d'un transport maritime & ceux d'un transport par terre. Ainsi vous vous engagerez à nourrir la moitié de l'Europe aussi longtemps qu'elle demandera votre Bled, avant que d'en avoir un septier pour donner aux Provinces intérieures de votre Royaume.

LE MARQUIS.

On vous reconnait là. Votre comparaison est lumineuse



